

Rémy Rochat

L'oncle de Paris



Éditions le Pèlerin

COLLECTION "ETUDES ET DOCUMENTS"

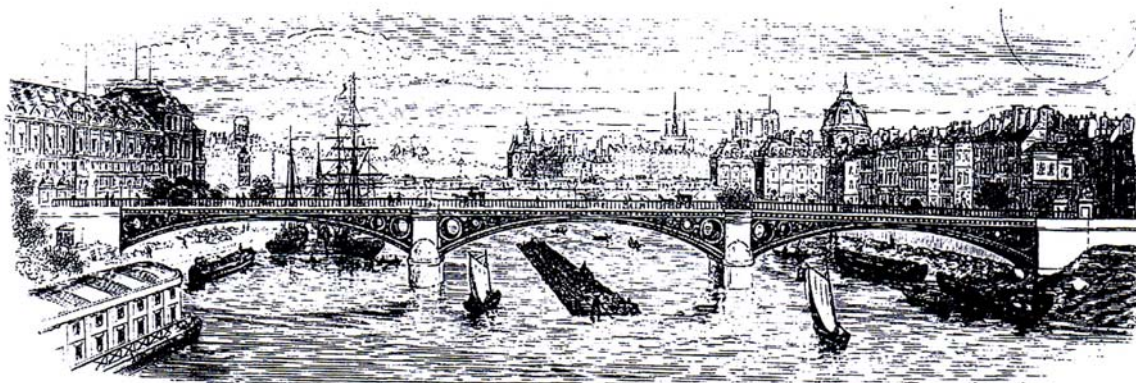
NO 133

Rémy Rochat

L'ONCLE DE PARIS

Lettres de 1869 à 1891

Suivi de nouveaux et précieux documents sur les familles de
Jules et Alfred Golay des Crettets



EDITIONS LE PELERIN

2001

TABLE DES MATIERES

Introduction	3
Lettres de Eugène Golay de Paris	5
Correspondance diverse de la famille Jules et Alfred Golay	17
Généalogies et portraits	23
Belles entêtes	27
* L'entreprise Alfred Golay	28
* Liste des fabricants d'horlogerie à la Vallée en 1910	39
* Entreprises horlogères de la commune du Lieu	42
* La marche d'un domaine	44
* La marche d'un ménage	58



Les nouvelles baraques des boulevards (litho tirée de L'Illustration, journal universel, du 4 janvier 1868. C'était l'époque même ou Eugène Golay débarquait à Paris.

Cette brochure a été éditée en septembre 2001 sur les machines du Pèlerin. Composée le 31 août, les 1er et 2 septembre de même année, le matin. Tirage ordinaire de 7 exemplaires.

I N T R O D U C T I O N

La ci-présente brochure sera le complément indispensable à ces deux parues précédemment sur la famille Golay des Crettets:

* Du côté de chez Piestre, Le Pèlerin, 2001

* Sept filles, toutes jolies, Le Pèlerin, 2001.

Alors les documents compris dans cet ouvrage ne nous étaient pas connus.

On fera connaissance avec cet oncle de Paris dont on parlait tant et qui somme toute demeurait mystérieux. Il était parti jeune pour la capitale. Sa première lettre connue est de 1869. Il avait 25 ans et il est possible qu'il ait été installé à Paris depuis plusieurs années déjà. Qu'avait-il compté y trouver ? La fortune ? Il ne rencontrera en fait que le boulot, avec des gains certes honorables mais bien loin d'offrir une grande aisance. Et en plus il épousera une femme de petite santé, la tante Marguerite, dont il n'aura pas d'enfants. Ce fut somme toute une vie ordinaire que celle d'Eugène Golay à Paris. Et s'il arpenta les rues de cette ville pour la connaître vraiment, dans ses coins et recoins, ainsi que nous aimerions le faire, il n'en a rien dit. Ce n'était pas un poète, un simple rond de cuir dont l'intelligence évidente pourtant fut mise au service de son travail et non d'une oeuvre quelconque dont nous goûterions les fruits aujourd'hui.

Eugène, t'es-tu perdu à Paris ?

Tu avais bon coeur cependant. Ainsi savais-tu te souvenir de ces nièces que tu as souvent habillées. Les paquets de Paris étaient les bienvenus. Il est probable que sans enfant, ces nièces restées au pays, aux Charbonnières, étaient ta joie et ta fierté. Elles étaient si jolies. En plus elles t'écrivaient pour certaines des lettres pleines de charme et de joie. Cette nouvelle génération en fait était plus intéressante que l'ancienne où se situait ta mère, assurément calviniste pure et dure. Ta mère qui put bien te reprocher ton mariage "catholique". Vous pensez, une dame de cette religion dans la famille. Et en plus incapable, à cause de sa petite santé probable, de donner des enfants. Toujours malade, toujours, à courir, pour tenter une improbable guérison, les bains des villes d'eau. Et chacun sait que celles-ci coûtent cher.

Eugène, ne l'oublie pas, ta mère était du Haut-des-Prés, fille du désormais célèbre Moïse Rochat dont la légende court encore, un caractère. Pas un doux. Obstiné, et dur avec ceux qu'il pouvait prendre en grippe, sans jamais rien oublier. Oh!, on n'est pas tendre par là-haut, ni large, ni rien de tout ça. On est terre-à-terre et la culture ce sera pour d'autres. Nous, c'est le concret, le palpable, le solide.

Et toi, là-bas, ce que tu cherchais, n'était-ce que la fortune ? On court après sans jamais l'attraper. Elle nous fait grise-mine, elle fuit. Et ainsi on passe sa vie à tenter de la saisir. Et puis un jour on est vieux et elle n'est jamais venue. C'était un leurre. Mieux aurait valu des valeurs plus sûres. Mais Paris offre-t-il de vivre de celles-là, où la lutte pour survivre est impitoyable ?

Les années que tu passas là-bas, Eugène, qui de Suisse avais-tu connu ? On l'ignore. Ce que l'on sait par contre c'est que pendant que tu écrivais, dans les années 1885-1886, alors qu'il y eut ce drame affreux dans la famille avec le décès en couche de la femme de ton frère Jules, Lina Virginie, la maman des sept filles désormais orphelines, donc pendant que tu écrivais, c'était la grande aventure des glaces que nous raconterons un jour. L'as-tu su, que ces blocs que tu pouvais voir charrier dans les rues de Paris, ils provenaient du lac Brenet, juste à côté de chez toi, à pas cinq cents mètres ?

Eugène, ta signature offre-t-elle le E de Eugène, plutôt un H qui serait d'un second prénom, Henri par exemple. Des fois, dans tes lettres, tu écris si mal, c'est-à-dire de façon si peu lisible, tout en longueur où les lettres se diluent.

La date de ton décès ne nous est pas connue, ni celle du décès de la tante Marguerite. Ta dernière lettre est de 1891. Né en 1844, alors tu avais 46 ans. C'est assurément trop jeune pour mourir. Tu vois, si tu nous offres quelques éléments par tes correspondances, l'essentiel nous demeure inconnu. Tu es une belle figure lointaine, mais jamais, vois-tu, elle ne sort de l'ombre. Nous ignorons tout des raisons de ton départ, par exemple.

Viendront-ils, ces temps, où l'on en saura plus sur toi par la grâce de nouveaux documents ? Cette histoire clot-elle un chapitre de l'histoire de nos villages qui ne sera jamais rouvert ?

Combien de vies d'hommes dont nous ne saurons jamais rien.

Combien de citoyens de ce pays partis à Paris sans plus jamais revenir ?

Les Charbonnières, le 1er septembre 2001:



N-B: le sus-signé n'est pas vraiment l'auteur de cette brochure qui reste en somme à l'état de compilation. Il en est l'arrangeur. Mais il sera plus facile de retrouver un tel texte sous ce nom d'auteur que sous "scribes des temps passés" ou autre étrangeté. En outre il eut paru incongru de mettre en évidence Eugène Golay à propos d'un oncle de Paris qui n'est autre que lui-même!

Photo de couverture: une rue de Paris par Eugène Atget.

Paris, le 1er août 1869

Ma chère mère,

Depuis bien longtemps je n'ai eu le plaisir de correspondre avec toi, mais à qui la faute; un peu à moi sans doute, mais enfin, n'y a-t-il pas un peu de la tienne, j'aurais du, il est vrai, écrire quand même, c'était mon devoir, quoique vous n'ayez pas répondu à ma dernière lettre, ni toi, ni mes frères. J'étais en droit de penser que vous ne teniez pas à recevoir de mes nouvelles, que l'on m'avait rayé du livre de la famille. Je vois avec plaisir que je m'étais trompé & je viens renouer cette conversation qui n'aurait pas du être interrompue depuis si longtemps. Pareil fait, je l'espère, ne se renouvelera pas, du moins en ce qui me concerne.

En raison de ce fait il semble que je devrais avoir beaucoup de choses à te dire. Eh bien! je suis à me demander ce qui pourrait vous intéresser. Car ma vie est si monotone, si régulière, que je ne sais si après avoir dit que je me porte très bien, je ne dois pas terminer ma lettre.

Je suis toujours dans la même situation que par le passé, travaillant toujours beaucoup, gagnant toujours à peu près la même chose, satisfait de ma position en ce qu'elle me permet de vivre à peu près, ni bien ni mal, mais très mécontent en ce sens que mon ambition ne voit pas moyen de se faire jour, car pour cela il faut de l'argent, oh! l'argent, voilà le levier qu'il faut, non pas pour soulever le monde, mais seulement pour s'élever à une position à peu près convenable. Si maintenant j'avais l'occasion que j'ai eue à 18 ans, je te promets que je ne la laisserais pas échapper. Il est vrai de dire que les professions sont bien différentes, car si l'ivoire est une mauvaise branche d'industrie, le gaz est une des meilleures qui existent actuellement à Paris. Etant établi à son compte, il est presque impossible de ne pas faire de bonnes affaires, car je vois tous les chefs de maison actuellement riches qui sont partis avec peu d'argent et en dix ou quinze ans ont ramassé de quoi vivre de leurs rentes & sans se donner beaucoup de mal. En somme toute la question est de pouvoir commencer, et pour commencer il faut de l'argent, toujours de l'argent. Là est la difficulté et c'est ce qui fait mon désespoir, car si l'on exigeait de moi que du travail & de l'intelligence, je crois pouvoir fournir l'un et l'autre, mais pour ce qui est de l'argent, il n'y en a pas. Enfin, espérons qu'un hasard me fera découvrir l'homme précieux qui me tirera de ce mauvais pas. L'espérance est la seule chose qui me reste, je tâche de la garder.

Je viens de relire ta lettre. J'y trouve les reproches que je trouve mérités, mais j'y rencontre aussi des doutes qui, je l'espère, n'ont pas été sincèrement pensés. Comment peux-tu supposer que j'ai oublié tout ce que je te dois? Non, je n'ai jamais varié dans mon amitié pour toi, même alors que je trouvais que tu me jugeais mal. J'ai toujours cru que tu reviendrais de tes préventions contre moi, & du reste de mon côté, j'ai & j'aurais toujours pour toi l'amitié & le respect filial que tout bon fils doit à sa mère. Mon amitié serait même augmentée, si cela était possible, par tous les chagrins que je sais t'avoir causés & dont je te demande pardon, en te promettant, comme les petits enfants, maman je ne le ferai plus.

Mes amitiés à la grand'mère et au grand'père ainsi qu'à mes frères & à ma belle soeur. Le bonjour à tous nos parents & amis.

Je t'embrasse de tout coeur & reste ton dévoué fils

Eugène

P-S. Augusta doit être bien malheureuse d'être ainsi séparée de toute sa famille par ce qu'elle croit être son devoir religieux. Dis-lui bien des choses de ma part, & si cela lui faisait plaisir de m'écrire, qu'elle le fasse, cela lui fera passer un...

Original de cette première lettre

Paris le 1^{er} Août 1869

Ma chère mère

Depuis bien long temps je n'ai eu le plaisir de vous écrire
avec toi, mais à qui la faute; un peu à moi sans
doute mais en fin n'y a-t-il pas un peu de la
tienne, j'aurais dû il est vrai écrire quand même
c'était mon devoir, quoique vous n'avez pas répondu
à ma dernière lettre, m'as-tu en mes frères, j'étais en
doute de penser que vous ne finiriez pas à recevoir de
mes nouvelles & que l'on m'avait rayé de la liste de
la famille, je suis avec plaisir que je n'étais pas
je viens renouer cette conversation qui n'aurait pu
être interrompue depuis si long temps, je crois que
je l'espère ne se renouvelera pas, du moins en
ce qui me concerne.

En raison de ce fait il semble que je devrais avoir
beaucoup de chose à te dire, oh, bien! je suis à me dire
ce qui pourrait vous intéresser, car ma vie est si monotone
si régulière que je ne sais si après avoir dit que
je me porte très bien, je ne fais pas terminer ma
lettre.

Je suis toujours dans la même situation que par le
passé, travaillant toujours beaucoup, gagnant toujours
à peu près la même la même chose, satisfait de

(probablement 1885, comparer cette date à celles
des pages suivantes)

Ma chère mère,

Je viens un peu tardivement te remercier de l'envoi que vous m'avez fait. Le tout a été très bien reçu et trouvé très agréable, étant surtout donné sa provenance. Cependant nous avons fait des réflexions à l'égard du fromage dit chevrotin et établi que le dit ne valait pas le vacherin, et que ce dernier ne valait pas le Gruyère que nous considérons comme le premier. Car il a surtout une grande qualité, qu'il se conserve en qualité pendant longtemps, ce qui n'a pas lieu pour les autres fromages.

Malgré tous vos soins d'emballage, deux pots de confiture étaient cassés et les survivants nageaient dans une mer de glace parfumée. Comme on ne se trouve pas au pôle ni même sur le lac de Joux, ce doit être à la vérification de l'octroi où des agents brutaux ou filous ont dû briser les pots, soit par maladresse où pour dissimuler un larcin.

Je me suis rendu compte des observations que Jules m'a faites à propos des échantillons de ... que je lui avais envoyés, et, en regardant avec plus d'attention, j'ai remarqué que l'échantillon qui m'avait été adressé de la Suisse paraissait étamé d'une matière plus résistante et plus épaisse que les glaces dont l'on m'avait donné des débris. J'ai fait rechercher où l'on pouvait trouver cette matière et je n'ai pu obtenir de réponse, mais j'espère encore être renseigné avant peu par une autre personne à qui je me suis adressé ce matin même.

Ma femme est toujours souffrante. Elle a des douleurs sciatiques sur les 2 jambes et, quoique le mal n'ait pas duré plus de huit jours, elle est très fatiguée et ne peut que très doucement reprendre son petit train train. Elle se joint à moi pour embrasser toute la famille et vous remercie à nouveau de votre envoi. Elle t'embrasse également de tout coeur ainsi que ton dévoué fils

EGolay

Je ne sais si en Suisse vous jouissez d'une température agréable, mais à Paris depuis un mois nous sommes absolument en hiver, vent, neige, glace, tout l'ennui de cette saison désagréable; cependant, depuis quelques jours, le vent a tourné au sud-ouest et la température s'est un peu élevée.

(probablement 1885, qui serait ainsi l'année même de la mort de l'épouse de Jules Golay, et non 1886 ainsi qu'il est noté sur l'arbre généalogique Louis-Lucien & Assi-macopoulos)

Mon cher Jules,

Je n'essaierai pas de te consoler de l'affreux malheur qui vient de te frapper ainsi que tes pauvres enfants, mais je puis t'assurer que nous prenons, ma femme et moi, la plus vive part à ta peine, et si je puis t'obliger dans la mesure de nos forces, nous le ferons avec la plus grande bonne volonté, car nous comprenons tout ce que ta situation a de douloureux, étant donné il y a le malheur qui a frappé Aldred (?).

Quand tu seras un peu remis du coup qui t'a frappé si cruellement et si brusquement, tu serais bien aimable de nous

écrire l'année de la naissance de chacune de tes filles & si vous aviez des photographies de Méry & Lina, vous devriez nous en envoyer une et nous les ferons reproduire pour pouvoir en garder.

Embrasse bien notre mère pour nous ainsi qu'Alfred et tous les enfants.

Ma femme se joint à moi pour te souhaiter bon courage et t'embrasser de tout coeur.

Ton dévoué frère E. Golay

Je remets à l'instant au chemin de fer (pour être livré en gare de Vallorbes) un paquet d'étoffes pour habiller les enfants. As-tu besoin d'autre chose à Paris ? Tu me l'écriras et je te l'enverrai. EG.

Note de l'éditeur: cette tragique nouvelle est le décès de l'épouse de Jules Golay, Lina Virginie Rochat. Il est possible qu'elle soit morte en couche. Ainsi une Jenny est signalée en 1885 dans l'arbre LLR-A, + en 1885.

(tel que plus haut, probablement 1885)

Ma chère mère,

Je viens par la présente te donner de nos nouvelles qui sont en somme bien peu intéressantes, car c'est toujours la même chose, même travail, même situation, et à ce propos, la présente année ne me sera pas très favorable car les affaires sont plus que calmes et nous en porterons les conséquences.

Depuis notre retour de..., ma femme qui était fort mal portante à la campagne, a fort bien repris et si cela continue, nous passerons un bon hiver, cependant il ne faut pas crier victoire trop tôt, car c'est à peine si nous entrons dans la mauvaise saison; la semaine dernière nous avons eu un temps sec et froid, nous espérons que cela continue, mais il n'en a rien été et depuis 4 ou 5 jours nous avons une pluie permanente et une boue dans les rues, on se croirait ailleurs qu'à Paris. Enfin espérons que le vent tourne et que cela nous donne la satisfaction de posséder encore quelques beaux jours cette année.

On me demande si je vois le cousin Paul, hélas non, d'abord il ne demeure pas dans notre quartier, d'autre part nous ne nous sommes jamais rencontrés, et du reste la profession qu'il a cru devoir embrasser ne nous disposait pas à chercher des relations auxquelles il ne paraissait pas tenir beaucoup, puisqu'il n'a rien fait pour cela, du reste la présence chez lui de l'ancienne domestique de notre oncle aurait suffi à m'en éloigner. Les renseignements que j'ai pu avoir sur son compte ont été transmis à Jules qui doit être édifié à cet égard.

Je ne sais pas quand nous pourrons aller faire un voyage en Suisse, car il m'est fort difficile de m'absenter de mon travail, d'abord parce que cela ne plairait pas beaucoup à mes patrons, et ensuite je ne vois pas la nécessité d'apprendre à d'autres le moyen de me remplacer, espérant cependant que la situation s'améliorera un jour et me permettra cette satisfaction.

La légère indisposition dont j'avais été affecté cet été n'a pas eu de suite et je suis en très bonne santé.

Embrasse bien pour nous Jules, Lina et Alfred, ainsi que tous les enfants.

Ma femme se joint à moi pour t'embrasser de tout coeur.

Ton dévoué fils

E. Golay

Paris, 19 février 1886

Ma bien chère mère,

Nous avons bien reçu en son temps la caisse que vous avez bien voulu nous envoyer. Tout est arrivé à bon port, et c'est un peu pour pouvoir vous donner nos impressions sur le contenu que j'ai tardé quelque peu à vous écrire. Car nous avons voulu goûter à tout, et depuis les confitures jusqu'au fromage, tout a été trouvé délicieux et nous vous remercions beaucoup de votre envoi. A propos du fromage, je te serai bien obligé quand tu nous en enverra, de les choisir bien faits, car dans notre cave ils se durcissent et n'arrivent jamais à être bien à point s'ils ne le sont au moment de l'arrivée, le dernier reçu était très bien.

Pendant quelques jours nous avons eu du soleil et une température fort agréable. Nous nous croyions déjà arrivés au printemps, mais cela n'a pas duré, le froid a repris hier de plus belle et aujourd'hui le ciel est gris et je crois que nous allons avoir de la neige; je ne sais si ce sont ces variations de température qui en sont cause, mais depuis le 1er janvier nous sommes tous deux assez mal portants ou plutôt mal à l'aise; j'espère cependant que cela ne sera rien et que le beau temps arrivé tout cela se dissipera.

Dans l'espoir que vous, de votre côté, vous vous portiez tous bien, ma femme se joint à moi pour vous embrasser tous de tout coeur.

Ton fils dévoué

E. Golay

Comment va Lina à la suite de ses couches, et si la perte de sa petite, tout cela doit bien la fatiguer et lui être bien douloureux. Tu lui feras bien des amitiés de notre part.

E. Golay.

Paris, 18 novembre (?) 1886

Ma bien chère mère,

J'ai bien reçu les deux lettres de Louise et tu la remercieras pour sa façon toute charmante dont elle nous fait le récit des nouveautés du pays.

Les trois photographies ont été bien accueillies, mais nous aurions bien désiré avoir la tienne aussi ainsi que celle de Jules afin d'avoir, si ce n'est toute la famille, au moins les plus anciens. Et Méry, ne peut-on nous en adresser un portrait? Si Alfred en possède un exemplaire, qu'il ait l'obligeance de nous l'envoyer, j'en ferai faire une reproduction et je vous le retournerai. Si la chose se pouvait, cela nous ferait plaisir à tous deux.

J'ai lu avec intérêt le récit de l'inauguration du chemin de fer Pont-Vallorbes, mais j'ai regretté que vous ne m'ayez pas averti d'avance de votre intention de faire des illuminations en verre de couleur, car j'aurais pu vous envoyer quelques échantillons de notre savoir-faire et vous auriez pu constater que, à ce point de vue, nous faisons supérieur à tous nos confrères, ceci dit par amour propre de fabricant, car tous les ans au 14 juillet nous en allumons de cinq à six cents mille, enfin, ce sera pour la prochaine fois!

Notre santé continue à être à peu près, ma femme n'est toujours pas très forte, mais en somme il n'y a pas à se plaindre et je souhaite que vous tous vous trouviez dans la même situation, car il ne faut jamais demander le parfait qui n'est pas dans la nature humaine et il faut toujours s'attendre à

quelque ennui.

Fais bien des amitiés de ma part à Jules & Alfred et embrasse de notre part toute la jeune famille.

Ma femme se joint à moi pour t'embrasser de tout coeur.

Ton dévoué fils

E. Golay

Paris, le 29 juillet 1888

Ma bien chère mère,

Depuis fort longtemps nous retardons de t'écrire, mais ma femme se fie à moi et je suis, au point de vue de la correspondance, le plus grand paresseux qui existe.

D'autre part si nous avons des choses agréables à raconter, je m'empresserais de le faire, mais il n'en est malheureusement rien, toujours des ennuis et des tracas, comme ce n'est pas déjà bien agréable de les avoir, à plus forte raison de les répéter à nouveau.

Depuis bientôt un an ma femme suit un traitement sérieux et je ne sais encore quel résultat nous en obtiendrons, car elle est en ce moment à Plombières dans le département des Vosges où elle prend des bains & des douches afin de se fortifier. Il y a déjà 40 jours qu'elle y est, elle doit revenir demain ou après-demain, alors seulement je pourrai me rendre compte des résultats.

Quelle malheureuse chose quand l'on n'a pas bonne santé. Ainsi ma femme a reçu tous les jours la visite d'un médecin pendant sept mois, de novembre à juin et, suivant le docteur, le traitement de Plombières doit être le complément et la guérison; je l'espère sans oser y croire, tant je suis familiarisé avec le malheur.

Dans les premiers mois de l'année j'ai reçu une lettre imprimée m'annonçant les fiançailles de notre nièce Fanny. J'ai été un peu surpris, non de la communication en elle-même, mais de la façon dont elle était faite, enfin, c'est peut-être l'usage en Suisse, il y a si longtemps que j'en suis parti qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois peu au courant.

Heureusement que si ma femme n'est pas bien portante, je jouis d'une santé, non pas absolument parfaite,

ANCIENNE MAISON
CHABRIÉ FRÈRES
Fondée en 1818

CHABRIÉ & JEAN

SUCCESSIONS

FABRIQUE DE BRONZES D'ÉCLAIRAGE

CANALISATIONS POUR
LE GAZ

ENTREPRISE DE FÊTES
PUBLIQUES & PARTICULIÈRES

ENTREPRENEURS DES TRAVAUX
DE LA COMPAGNIE PARISIENNE DU GAZ
POUR LE SERVICE MUNICIPAL
DE LA VILLE DE PARIS
ET ST DENIS

FOURNISSEURS
DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE
DE PLUSIEURS MINISTÈRES
DE LA PRÉFECTURE DE LA SEINE
DE LA BANQUE DE FRANCE
DE PLUSIEURS CHEMINS DE FER
ET THÉÂTRES

52^{BIS} RUE DES MARTYRS

PARIS

TELEPHONE BUREAU L.

mais cependant bien suffisante pour que mon travail n'en souffre pas, ce qui est l'essentiel, car si je n'étais pas solide au poste, je me demande comment nous sortirions de la situation où nous nous trouvons, étant donné les dépenses de toutes sortes que nous faisons depuis longtemps déjà.

J'ai reçu plusieurs lettres de Louise, elles sont gaies et charmantes de tous points, tu l'embrasseras et la remercieras pour cela.

Mes amitiés à Jules et Alfred, embrasse bien toutes nos nièces et notre petit neveu et toute la famille.

Dans l'attente de vos nouvelles, je t'embrasse de tout coeur.

Ton dévoué fils E. Golay

Louis me parle d'un malheur qui serait arrivé à notre cousin Paul, je ne sais rien de cela et tu serais bien obligée de me dire ce que vous savez à cet égard EG

Paris, 30 décembre 1888

Ma chère mère,

Voilà bientôt finie cette malheureuse année 1888, je ne la regretterai pas, car elle a été pour moi l'une des plus mauvaises de ma vie: maladie de ma femme, maladie de mon côté, tout a été fait pour m'être désagréable.

Heureusement que mon mal du mois de janvier s'est bien passé et je n'en ai pas eu de suite, de temps en temps quelques petites indispositions, mais en somme, pour mon compte personnel, je n'ai pas à me plaindre; il n'en est malheureusement pas de même pour ma femme, car elle continue toujours à être souffrante, quoique il y ait eu une grande amélioration sur le printemps dernier et au mois de juin, quand elle est partie pour Plombières. Je craignais fort qu'elle ne se rétablisse pas, mais, quoique l'on prétende souvent que les eaux ne font pas grand chose, il est certain qu'elles ont fait le plus grand bien à ma femme pendant son séjour (40 jours) dans cette ville. Elle a pris 20 bains à la suite, c'est à dire tous les jours, et après pour la fortifier, car elle était fort affaiblie. A son retour à Paris elle était toujours fort malade, quelque temps après j'ai dû la reconduire à la campagne près de Paris où elle est restée encore environ un mois. Au bout de ce temps elle a commencé à aller mieux, elle a repris un peu de couleur et un certain embonpoint, et maintenant, si cela ne va pas absolument bien, j'espère pour l'an prochain, avec de nouveaux soins, une guérison complète, mais tout cela cause bien des tracasseries et fait de grosses dépenses. Heureusement que j'ai un assez bon emploi et que cette année ne sera pas trop mauvaise, car sans cela j'aurais bien pu faire banqueroute.

A part cela toujours la même existence, les jours se suivent et se ressemblent, mais toujours gais. En fait il faut prendre le temps comme il vient et se déclarer satisfait même quand on ne le serait pas, puisqu'il n'y a pas moyen d'y rien changer.

Je vous souhaite, et ma femme se joint à moi pour cela, à tous bonne année et bonne santé pour l'année 1889.

Embrasse bien pour nous nos neveux et nièces, fais bien des amitiés de notre part à mes frères et bonne chance pour l'an prochain.

Ma femme se joint à moi pour t'embrasser de tout coeur.

Ton fils dévoué

E. Golay

Paris, le 26 mars 1889

Mon cher Jules,


Je viens te remercier pour les provisions que vous nous avez envoyées. Tout est arrivé à bon port et rien n'a été cassé par Messieurs les employés des Douanes, mais cela n'a rien d'étonnant, étant donné la façon soigneuse dont l'emballage était fait. Il n'est pas nécessaire de dire que nous avons déjà goûté à tout et que nous envoyons par la présente nos compliments à notre mère pour ses confitures.

Nous avons reçu avec grand plaisir l'espoir de vous voir bientôt à Paris, mais je n'y croirais que le jour de votre arrivée, car déjà en 1878 vous deviez venir voir l'exposition, mais au dernier moment l'affaire a manqué. Espérons que cette fois il n'en sera pas de même et nous allons attendre avec la plus vive impatience, cependant cela ne sera prêt qu'au commencement de juin, tout le mois de mai étant consacré à l'installation définitive des exposants.

En attendant ce très grand plaisir, ma femme se joint à moi pour vous embrasser tous de tout coeur.

Ton dévoué frère:

E. Golay



Monsieur Jules Golay
(Mettre)
aux Charbonnières
Vallée de Joux
Canton de Vaud
Suisse

Paris, 28 août 1889

Mon cher Jules,

Je suis très surpris de n'avoir pas encore reçu de tes nouvelles, et surtout le récit de votre départ de Paris et retour à la Vallée.

J'ai bien reçu un petit mot de Louise, mais cela me paraît insuffisant.

En attendant le plaisir de recevoir ta lettre, embrasse bien notre mère et toute la famille pour nous deux.

Nos amitiés à Alfred et salutations cordiales.

Ton dévoué

E. Golay

Paris, 24 décembre 1889

Mon cher Jules,

Ci-joint ce que tu m'as demandé soit 10 billets de la tombola de l'exposition.

J'ai bien reçu ton vacherin et te remercie, mais loin de trouver mauvais que tu nous l'aies envoyé petit, c'est au contraire très bien comme cela et je les préfère ainsi.

Tu remercieras bien Fanny pour sa charmante lettre. Sa tante Marguerite avait bien promis de lui répondre, mais je crains fort qu'elle ne tienne pas sa promesse, car cela ne va pas toujours très bien et sa santé est toujours chancelante, un jour bien le lendemain mal. Enfin patientons, avec le temps cela s'améliorera probablement.

D'autre part je ne me sens pas très bien depuis quelques jours et je fais surtout un véritable effort pour tenir. J'espère cependant échapper à la contagion, mais Paris n'est pas gai à l'heure présente où les fêtes de Noël et l'approche du jour de l'an devraient cependant exorter au plaisir & au bruit, mais dans toutes les maisons il y a des malades et les médecins et pharmaciens sont absolument sur les dents.

Dans quelques jours je voudrais de nouveau vous écrire afin de vous dire où nous en sommes à ce point de vue.

Dans cette attente embrasse bien notre mère & toute la famille pour nous.

Mon amitié à Alfred et à Henri. A bientôt.

Ton dévoué frère E. Golay

Ma femme vous embrasse tous de tout coeur.

Paris, 31 décembre 1889

Ma bien chère mère,

Dans ma dernière lettre je faisais espérer que quoique mal portant nous échapperions à la contagion. Jusqu'à présent la chose est vraie, mais ma femme, voulant sans doute faire autrement que tout le monde, a préféré prendre un gros rhume qui très probablement va tourner en bronchite, car c'est sa partie sensible. Le médecin étant beaucoup demandé, j'attends le mien depuis hier et je ne sais encore à quoi m'en tenir. Heureusement que dans mon malheur j'ai une chance relative, c'est-à-dire quelques jours où je pourrai rester chez moi à soigner ma pauvre chère femme, car nous sommes absolument isolés, sans parents, sans amis capables de nous aider.

En plus, une deuxième chance, c'est que je suis assez bien portant, et quoique fortement enrhumé, j'espère échapper à cette horreur de grippe qui fait tant de victimes.

Je vous écrirai dans quelques jours afin de vous dire où nous en sommes.

Je termine en te souhaitant une bonne année et une bonne santé pour 1890. Embrasse bien toute la famille pour moi et présente bien mes amitiés à Jules, Alfred et Henri.

Dans l'attente de vos nouvelles, je t'embrasse de tout coeur.

Ton dévoué, E. Golay

Ma femme me charge de vous souhaiter à tous bonne année et bonne santé et vous embrasse tous de tout coeur. EG.

Paris, 30 décembre 1890

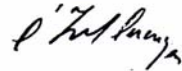
Ma chère mère,

Voilà bien des semaines que j'attends des nouvelles de la Suisse sans en recevoir. Est-ce que le grand froid que vous devez subir a gelé les encriers! Il est de fait que si vous avez un hiver aussi rigoureux qu'à Paris, augmenté de la différence qui existe en tout temps entre les deux pays, vous devez beaucoup souffrir, car ici nous n'en pouvons plus. Depuis 5 semaines, c'est-à-dire depuis le 27 novembre, le thermomètre a toujours été au-dessous de zéro. Il y a longtemps que nous n'avons été si éprouvés à ce point de vue. Je dis nous, non pas que cela m'atteigne directement et personnellement, mais cela porte un gros préjudice au commerce et puis il y a beaucoup de professions qui ne peuvent travailler par ce temps rigoureux, de là des ouvriers dans la misère, sans compter ceux qui y sont déjà pour toute autre cause, cela fait un joli cortège et rien n'est plus navrant que le contraste de ces richesses étalées dans Paris en regard des malheureux que l'on voit mendier leur pain aux portes des maisons hospitalières.

Enfin, pour revenir au commencement de ma lettre, j'espère que vous voudrez bien les uns ou les autres nous donner de vos nouvelles dans les jours prochains.

Je ne me souviens plus si j'ai écrit pour vous remercier de votre envoi, en tout cas si je ne l'ai pas fait, je viens réparer mon oubli. Les saucissons étaient bien bons (j'en ai encore un), le beurre aussi, mais l'on avait mis trop de sel, donc à l'avenir je vous serai bien obligé de m'en envoyer que la moitié de votre envoi ordinaire et sans sel.

Ma femme est un peu éprouvée par la température, mais j'espère que son indisposition ne se compliquera pas et que mieux que l'année dernière nous échapperons à ou à toute autre maladie du même calibre.



(pas de fin)

Paris, 24 mai 1891

Ma chère Louise,

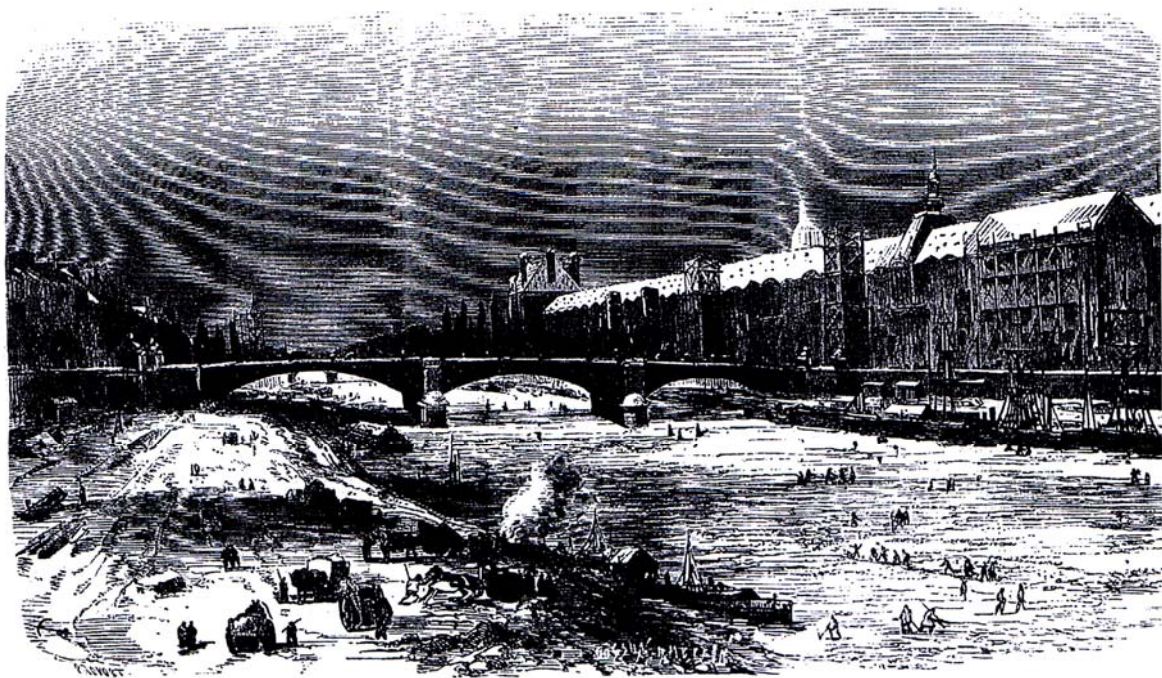
En réponse à ta lettre du 4 avril, je viens un peu tardivement vous remercier de votre envoi qui a été comme toujours bien accueilli & bien goûté. Je ne suis pas surpris de tes plaintes concernant le malheureux hiver que nous venons de passer, car nous, de notre côté, nous avons été bien ennuyés. Depuis le 27 9bre, époque où le froid a pris sérieusement et jusqu'à fin février, nous avons eu un temps déplorable, pas énormément de neige, mais du froid toujours, et comme nous ne sommes pas habitués à cela, nous en étions aussi désolés que si nous avions demeuré à la Vallée. Cependant je savais qu'il devait y avoir une marge assez large entre les deux thermomètres. Après février nous avons eu un peu de beau temps ou du moins du temps clair, mais le froid a persisté et depuis ce temps clair, depuis près d'un mois, les orages persistent. Jeudi dernier une grêle épouvantable est venue hâcher le peu qui commençait à sortir de terre aux environs de Paris. Cet orage, maintenant la température très basse et l'on ne dirait vraiment pas que nous sommes à la fin mai, c'est à croire que la terre a cessé de tourner et que nous allons rester en hiver toute l'année.

J'espère que ta soeur Aline a bien passé ses examens et que cela fera bientôt une institutrice de plus. Tu l'embrasseras pour nous ainsi que tes soeurs et le petit cousin.

Mes amitiés à ton père, à Alfred et à ton beau-frère.
J'espère que grand-mère continue à aller à peu près
bien et tu l'embrasseras également bien de notre part.
Tante Marguerite va à peu près bien et vous embrasse
tous de tout coeur.
Ton oncle qui t'embrasse.

E. Golay.

Signature ordinaire de Eugène Golay, ici agrandie 2 fois.



L'HIVER A PARIS. — Aspect de la Seine entre le Pont des Arts et le Pont des Saints-Pères. — D'après un croquis de M. Pignard.

"L'Illustration" du 11 janvier 1868. Spectacle qu'aurait
pu voir à l'époque Eugène Golay.

Arrondissement de l'état civil d Le Havre

Permis d'inhumation ou d'incinération

1917

Le 27 octobre 1917
à 3 heure 0 minutes du soir
est décédé à Charboannières
Cholery Jules Louis

profession Négociant
fil de Charles Philippe Galay
et de Suzanne Jeanne Sélimie née Rochas
état civil veuf de Léon Virginie Rochas
originaire de Le Havre
domicilié à Charboannières
né à Charboannières le 14 octobre 1840

L'inscription de ce décès ayant été faite dans les registres de l'état civil de cet arrondissement,
l'inhumation ou l'incinération peut avoir lieu. à Charboannières le 27 1917
Le Havre, le 28 oct 1917

L'officier de l'état civil:

M. Goussier

4917 n° 8. Piquet n° 114



L'oncle de Paris



Eugène Golay, né en 1844, décédé on ne sait à quelle époque. Epouse la ci-dessous, tante de Paris, dont on sait uniquement qu'elle était catholique. Ça avait toute son importance, à l'époque!

Prénom: Marguerite



Postface

La reproduction ci-dessus ne comprend, de la brochure originale « L'oncle de Paris », que la partie consacrée spécifiquement à ce personnage très intéressant.

On a découvert par l'arbre généalogique inclus, qu'Eugène Golay, et par conséquent ses deux frères Alfred et Jules, était fils de Jenny, elle-même fille de Moïse Rochat du Haut-des-Prés et de Marie-Angélique. S'il possédait la trempe de son grand-père nul doute qu'Eugène ait pu réussir à Paris. Ce qui ne fut le cas, semble-t-il que de manière partielle.

On sent les réticences de la famille vis-à-vis de cet oncle qui vit au loin dans la capitale française. Cela tient à ce que notre homme, tout simplement, avait épousé une française catholique, et à l'époque, on considérait cela comme une compromission très grave. Néanmoins, comme l'oncle était bon et tolérant, un raccommodage put se faire. Il n'est pas impossible non plus que les cadeaux qu'il faisait parvenir à ses nièces, surtout des robes ce nous semble, des toilettes de Paris, quelle aubaine pour ces sept filles amoureuses de leur beauté, ait contribué à mettre de l'huile dans les rouages.

Quoiqu'il en soit, il sera intéressant de suivre cet oncle par le biais d'une correspondance trop modeste à notre goût.

Nous ne possédons qu'une photo de cet oncle et de son épouse. Ce qui, dans une famille où les clichés se comptaient par dizaine, est naturellement très peu. Il n'y a aucune chance que l'on puisse étoffer notre collection.